

revue de presse

Olga et les siens

Alain Jomy

PRESSE ÉCRITE

La Montagne, 31 juillet 2018

La Corrèze, de la guerre à la paix

Curemonte, pour Alain Jomy, « ce sont mes premiers souvenirs, » et cette maison de La Borie où il revient de Paris pour des temps heureux, de repos et en famille, « on ne me l'a jamais retirée de la mémoire. » Sa tante Olga, une réfugiée russe cachée au village pendant la guerre, l'avait achetée pour sa retraite, dans les années 1970.

Il l'a aidée à l'installer, a marché sur les poutres privées de plancher, puis l'a vue évoluer. « J'ai eu du mal à modifier des choses depuis la disparition de ma tante, reconnaît-il. Selon mes enfants, je n'arrivais pas à me décoller du souvenir ; c'est vraisemblable. Mais ma tante pensait qu'une maison est un lieu vivant. Aujourd'hui, c'est un lieu accueillant, une sorte de cocon. J'ai toujours commencé mes grands travaux à Curemonte. Comme si les choses naissaient de là ».

Alain Jomy est encore tout jeune quand ses parents s'installent à Paris. L'adolescent se passionne pour l'histoire. « Ça remplace les racines, glisse-t-il doucement. Mes vraies racines sont ici, à Curemonte, mais elles ont des strates en plus, jusqu'en Pologne. L'histoire est une façon de rétablir le tableau d'ensemble, en montrant comment les choses s'imbriquent. »

Il ne sera pas historien, parce qu'un jour de bac, il va au cinéma avec- un copain. « On a vu *C'est arrivé demain* et *Partie de campagne*. En sortant, j'ai dit que je voulais faire des films. » Une histoire d'évidence et de désir devenue un métier, rapidement doublée d'une autre passion, pour la musique,

« La musique est venue dans ma vie sans crier gare ». raconte-t-il. Avec une cousine élève de Nadia Boulanger. « Tout petit j'avais le village comme terrain de jeux, les

animaux comme peluches ; on jouait dans la cour du château. Mais quand je suis arrivé à Paris vers 5 ans, je n'avais plus que les rues Pour m'occuper. Ruth venait m'apprendre le piano et en une semaine, je connaissais toutes les notes ! » Des années plus tard, c'est à Curemonte qu'il « fomenté » pour un de ses enfants, un stage de guitare devenu, au fil des ans, une référence.

Réalisateur. Alain Jomy multiplie les documentaires, sur l'histoire et la musique. Dans quatre films par exemple, il explore différentes facettes de la Résistance ; celui sur le camp du Struthof. Il le considère d'ailleurs comme « mon tout meilleur film, passé douze fois à la télé ! ». Il réalise aussi de magnifiques portraits, un notamment de Pablo Casals. « C'était pas un tiède !, se souvient-il. J'aime les gens qui sont passionnés parce qu'ils font et qui n'ont pas besoin d'être reconnus. À chaque fois, je travaille avec des personnes, pas sur des sujets, dans tous les milieux. À chaque fois, j'apprends; j'adore interviewer. »

Compositeur, il attache son nom à une centaine de partitions, dont cinq pour des films de Claude Miller. « Sans compter ceux qu'on n'a pas faits », sourit-il. *Dites-lui que je l'aime* est, pour lui, « son meilleur. » « Pour *L'effrontée*, c'est moi qui ai fabriqué la petite pianiste. Et pour *L'accompagnatrice*, j'ai appris à Romane (Bohringer, NDLR) à faire la pianiste », se souvient-il avec délice.

Alain Jomy et Claude Miller se sont rencontrés à l'IDHEC, croisés au service cinéma des armées, avant d'être « mariés » par un chef-monteur originaire de Dordogne. Jean-Bernard Bonis, pour *La meilleure façon de marcher*, en 1975. « Ce qui nous a rapprochés, c'est l'amour de Schubert, »

Balayant du regard son domaine comme son œuvre, il soupire : « On a été bien ici, malgré l'époque où ça s'est passé. Notre héritage aujourd'hui, c'est ce passé, agréable. Ma famille est enterrée en terre amie. En bons chrétiens, ces gens nous ont protégés. Ça s'est fait tout seul. » Il sourit : Quand on revient, la voiture est en pilotage automatique ici ! »

Blandine Hutin-Mercier

« Nous sommes nés pour porter le temps, non pour nous y soustraire » (Olivier Todd, J'ai vécu en ces temps). C'est par cette citation, placée en exergue sur la

première page, que A. Jomy nous invite à aborder la lecture de son livre, Olga et les siens.

Cet ouvrage est le résultat de travaux effectués par l'auteur à la recherche de sa famille dispersée. S'il lui reste des souvenirs de sa petite enfance, des années 1944-45, il a dû reconstituer le reste de l'histoire, le deviner, peut-être le recréer : « Le roman familial, c'est le roman qu'on s'invente de la famille qu'on a » (Dora S.F.), autre citation en ouverture.

Parvenu à un âge avancé, poussé par ses enfants et ses amis, il entreprend ce travail de la recherche des siens et de ses origines. C'est pour lui un devoir de mémoire : « Ils me parlaient à nouveau, eux qui n'étaient plus là... Ils me disaient de ne pas renoncer. Ils me disaient : « Souviens-toi de nous tous. Si tu le fais, si tu arrives, ne serait-ce qu'à nous nommer de nouveau, alors nous existerons quand même encore un peu. »

Le personnage pivot de ce récit, c'est sa tante maternelle, Olga. Femme intelligente, énergique, dynamique, elle rassemble les siens pendant ces années noires de l'Occupation ; c'est grâce à elle qu'ils survivent, en particulier dans ce petit village de Curemonte, en Dordogne, aujourd'hui visité par ceux qui empruntent les circuits touristiques de cette belle région ; mais, en juin 1940, qui connaissait ce village perdu? Étonnés de voir arriver tant d'étrangers, parlant pas ou mal le français, les habitants les accueillirent de leur mieux, à commencer par le maire, puis par la romancière Colette, qui séjournait chez sa fille, au château de Jouvenel. Olga organisa leur survie à tous. Certains quittent le village, après quelques mois, pour la région de Nice, où ils se retrouvent nombreux car l'Occupation y est moins pesante. Olga, aussi, quittera le village à plusieurs reprises, mais toujours, en vraie Corrézienne, elle revient à Curemonte. Sa photo, sur la couverture du livre, montre une paysanne au travail. Elle restera fidèlement attachée à ce lieu, où elle a, dit-elle, « posé ses valises ». Son mari meurt, quelques jours après leur arrivée, et est enterré au cimetière du village. Elle se lie avec les habitants, leur apporte son aide autant qu'elle le peut, empêche la fermeture d'écoles dans la région, offre des livres aux enfants, des cadeaux de Noël, et lègue à la commune un dépôt dans une banque, pour organiser chaque année l'arbre de Noël. L'école porte son nom ; elle a la fierté d'être décorée des Palmes Académiques. Enfin, des membres de sa famille ont acheté des maisons ;

quant à elle, elle termine ses jours à Curemonte et est enterrée auprès de son mari au cimetière du village.

Par Olga, qui fut pour lui une seconde mère, le narrateur engrange quantité de détails sur leur famille. Famille nombreuse, dispersée en plusieurs pays d'Europe : Pologne, Russie, Pays Baltes, Roumanie – et en autant de langues, plus le yiddish, que parlaient les plus âgés.

Cette première partie, intitulée « Survivre », est émouvante à double titre : elle évoque les difficultés rencontrées pour survivre pendant ces années noires ; puis elle évoque de façon lancinante le souvenir de ceux qui ont disparu, dont on est sans nouvelles, et pour lesquels on imagine le pire.

Les livres 3 et 4, qui forment la partie suivante, sont très intéressants, car ils présentent un aspect moins connu, dans les récits de ceux qui ont vécu ces années de guerre et de déportation. Il s'agit du retour à une vie qu'on pourrait dire « normale » si elle n'était lourde de tout le poids de ce passé récent. Que de problèmes ! Où va-t-on vivre ? Que va-t-on récupérer du passé, de ses biens, de sa mémoire ? Va-t-il falloir apprendre une autre langue, connaître un autre régime politique ? Certains vont venir ou revenir en France, d'autres retourner en Pologne ou en Russie, ou encore aux Pays Baltes. D'autres, enfin, partiront en Israël, rêvant de voir leur nation libre et forte. Certaines familles vont douloureusement se perdre de vue. Désormais, ils vont s'exprimer en anglais, pour pouvoir plus facilement correspondre.

« Après tout », il y a « Des racines nouvelles ». Tels sont les titres des derniers chapitres. Et cet enfant, qui « n'a jamais eu besoin de demander à ses parents d'où ils venaient, a toujours su qu'ils étaient venus du pays des langues d'ailleurs » ; il peut faire sien le proverbe yiddish : « On ne peut donner que deux choses à ses enfants : des racines et des ailes ».

Une postface, très riche, de Pierre Bergounioux, ami et voisin « bas-corrézien » de l'auteur, ainsi qu'une longue liste des personnages cités, sont des compléments indispensables à la lecture de ce livre.

Il s'agit d'un ouvrage qui a exigé de l'auteur un considérable travail de recherche minutieuse. En témoignent les tableaux généalogiques, et les détails concernant la vie de ceux qui sont évoqués.

Au lecteur, à son tour, de prendre son temps pour essayer de connaître cette famille si nombreuse, chère au cœur du narrateur, qui n'en a pourtant connu qu'une petite partie. Il réussit à rendre présents, émouvants, tant de parents proches ou lointains, il réussit à nous faire partager un moment de leur vie. Il nous émeut par cette formule frappante, qui résume l'essentiel de sa quête : « Nous sommes nés dans le feu, nous avons grandi parmi les cendres. D'une autre manière que ma mère, j'aurai participé à la souffrance des miens, de tous les miens. »

Paule Baltzinger

Page des libraires, avril 2018

Nous sommes en juin 1940, en plein exode. Les Frydenzon, une famille juive, doit à nouveau fuir, après un long voyage à travers la Russie, la Pologne, l'Allemagne et maintenant Paris. Ce périple nous permet de faire connaissance avec la famille du narrateur qui n'est pas encore né : Olga, sa tante, et son mari Mathieu, Fela, sa mère, et Hélène, la grand-mère. Ils sont accueillis dans un petit village corrézien, Curemonte, en zone libre, où ils vont s'installer quelques semaines. Mathieu décède rapidement d'une douleur au ventre et laisse les femmes seules. Olga décide de rester en Corrèze et envoie le reste de la famille chez un oncle, à Nice. Soixante-dix ans plus tard, Alain Jomy nous raconte l'histoire des siens, de l'exode, de la Shoah, de la guerre et du nazisme, mais aussi des moments de bonheur, de joie, et de retrouvailles. Il est né en 1941, en plein milieu de cette période sombre. Au-delà du simple devoir de mémoire, l'auteur nous livre le combat de ces hommes et de ces femmes en mêlant les détails de leurs quotidiens, les souvenirs et leurs secrets. Un très joli texte émouvant qui mélange récit et extraits de journaux des personnages.

Nathalie Coupé, Librairie La Petite Marchande d'histoires, Uzerche

Lu et conseillé par :

Marie Hirigoyen, Librairie Hirigoyen à Bayonne

Isabelle Couriol, Librairie de Paris à Saint-Étienne

La Montagne, 23 mars 2018

Généalogie de guerre

Quels souvenirs conserver de sa famille, quelle famille construire quand l'exil et la mort dénouent tous les liens ? Et qui être, qui devenir, où trouver refuge, où faire souche et comment ? Ce sont toutes ces questions, et plus largement celles de la mémoire et de la transmission, que pose l'ouvrage à haute teneur émotionnelle d'Alain Jomy, *Olga et les siens*. Aventure historique et intime, homérique à bien des égards, ce récit croise les destins de plusieurs familles juives d'Europe centrale. Les personnages sont réels, leurs pérégrinations narrées par le détail d'une plume alerte; les anecdotes, commentées depuis le présent, densifient un récit qui se perd certes un peu dans les méandres d'une généalogie compliquée, mais qui fait revivre avec acuité cette période indicible.

Exilés de Russie, de Pologne, d'Allemagne, où les nazis ont déjà commencé leur œuvre, Olga et sa famille doivent fuir encore. De Paris, ils rejoignent Curemonte, en Corrèze. Elle s'arrête là, les autres poursuivent jusqu'à Nice ; d'autres sont déjà partis ou le feront, avant ou après la guerre, aux États- Unis ou en Israël.

Avec un regard aiguisé sur les persécutions qui s'enclenchent, témoins pour certains d'une collaboration française, les membres de cette famille tentaculaire tentent de survivre. De conserver les liens entre eux et leur passé. De nourrir le goût d'apprendre et d'aimer, de transmettre des valeurs et des souvenirs. De croire, un peu, en l'avenir. De reprendre le fil brisé d'une vie ordinaire au-delà de la perte et de l'oubli.

Village exemplaire, avec sa culture, sa nature et ses habitants simplement humains, Curemonte (mais aussi Commentry dans l'Ailier, Tournus ou Couches) prend une place particulière dans le tableau de cette famille, offrant un abri et un avenir à Olga, un lieu où s'apaiser, où se reconstruire et où envisager l'avenir. Le traditionnel arbre de Noël offert aux enfants du village, c'est elle (avec Colette de Jouvenel, la châtelaine du lieu), qui l'instaure et le fait vivre jusqu'à sa mort.

La famille d'Olga, aujourd'hui, continue de goûter la vie dans cette basse Corrèze qui l'a accueillie. Une réponse aux questions de transmission et de mémoire...

Blandine Hutin-Mercier

Cahiers Bernard Lazare, mars 2018

« En fait, l'enfant n'a jamais eu besoin de demander à ses parents d'où ils venaient. Il a toujours su qu'ils étaient venus du pays des langues d'ailleurs. »

Cela commence en 1940, avec l'Exode. Olga et les siens doivent fuir à nouveau. Olga, c'est la tante paternelle du narrateur, le Noé d'une arche familiale : les siens, rassemblés autour d'elle, femme volontaire et tendre. Ils viennent de loin, de ces communautés juives de Russie, de Pologne, de Bucovine ; ils sont passés par l'Allemagne, sont arrivés à Paris, et voilà qu'ils se retrouvent dans un petit village de Corrèze, où ils se sentent protégés, mis à l'abri par quelques habitants qui auront le courage de les aider. Presque tous seront sauvés.

Le petit Alain Jomy est l'un d'eux, le narrateur étant, dans le récit, le « petit », né en avril 1941. Il ne peut donc se souvenir de tout mais doit faire appel aux témoignages des autres protagonistes pour combler ses lacunes. La reconstitution parle vrai, cependant. Et l'on n'a pas tout à fait affaire à une autobiographie comme les autres avec cette tranche de vie prise dans une saga familiale au cours d'une période allant de la période de l'Occupation à l'immédiat après-guerre, mais plutôt à un récit double, conté au présent et entrecoupé, au cours de l'écriture, par la voix-off du narrateur qui se distingue par des paragraphes en italique ; on retrouve là l'art d'Alain Jomy cinéaste introduisant de la « profondeur de champ » par le jeu sur la temporalité : car ces passages-là sont la plupart du temps au futur (le temps de l'écriture), ce qui les différencie du présent du récit et crée un écart parfois empreint de nostalgie - c'est l'après, le lointain du souvenir, le commentaire où le narrateur revient sur lui-même, sur ses questions, son évolution. Ainsi : « Plus de soixante-dix ans plus tard, cela existera encore dans un lointain recoin de ma tête, cette confrontation dont je n'aurai alors pas compris les tenants et les aboutissants. »

« Il renoue les liens du temps », rappelle Pierre Bergounioux dans sa belle postface. En effet, ce livre ne touchera pas de la même façon la « deuxième, voire la troisième génération » et les lecteurs et lectrices contemporains de l'auteur ; notamment,

l'évocation de l'après-guerre où les Juifs se retrouvent et tentent de réapprendre à vivre, fait - à l'instar de la petite madeleine proustienne - remonter de nos tréfonds des souvenirs, des faits, et surtout des vies très proches de ceux et celles qui nous sont racontés. Preuve que le singulier s'apparente à l'universel lorsque la voix dit vrai. Un très beau livre, intime et délicat, à savourer lentement !

Yvette Métral

Livres Hebdo, 26 janvier 2018

Un village en Corrèze

L'épisode a souvent été raconté, ce n'est pourtant jamais le même. Comme tant d'autres, la famille d'Alain Jomy prend le chemin de l'exode en 1940. Elle le fait avec d'autant plus d'empressement qu'elle est juive. Les déplacements, elle connaît. Après avoir traversé l'Europe en pensant trouver asile à Paris, elle arrive dans un petit village de Corrèze, Curemonte, près de Brive. Elle y trouve la châtelaine Colette de Jouvenel, la fameuse Bel-Gazou, mais surtout une population accueillante, « un lieu de civilisation ».

Alain Jomy était bien jeune à cette époque. Né en 1941, il fut sauvé comme tous les autres membres de la famille. Pour décrire, il a enquêté, il a plongé dans les archives, dans les souvenirs des autres. « Toutes les histoires juives ne se terminent pas nécessairement de façon sinistre. » C'est le sujet de ce récit qui hésite entre mémoire et histoire, qui utilise l'histoire pour mieux affronter la mémoire. Ici, elle tourne autour d'Olga Nusinoff. C'était la tante paternelle de l'auteur. Dans le livre, il la nomme Ola, son diminutif polonais.

Avec elle, nous suivons la vie quotidienne dans la clandestinité, les inquiétudes de chacun, la peur de tous. Le récit est précis. Alain Jomy a le sens du rythme, il sait maintenir le lecteur dans une atmosphère. Pendant des années, il a signé de nombreuses musiques de film, notamment pour Claude Miller.

Après deux romans, *Heureux comme à Monterey* (Calmann-Lévy, 2000) et *Le livre d'Elena* (Ramsay, 2007), il revient sur les pas de sa famille. L'angoisse est là, la mort présente ô combien, mais c'est l'espoir qui affleure dans ce village français. Comme

dans une musique de film, celle qui nous tient en haleine, et qui finit par nous apaiser.

Laurent Lemire

INTERNET

Cosy Corner, 8 avril 2018

<https://nahe-lit.blogspot.fr/2018/03/olga-et-les-siens-dalain-jomy.html>

Sur les pas de sa famille en juin 1940, Alain Jomy nous entraîne en plein exode: les Frydenzon quittent Paris pour se mettre à l'abri. Nous faisons connaissance de quelques-uns des nombreux personnages de ce récit: Ola, sa tante et son mari Mathieu, ensuite sa mère Fela et sa grand-mère Helena. Après quelques jours, Mathieu se plaint de douleurs au ventre et décède rapidement; les femmes se retrouvent seules : elles continueront leur périple, vers Nice et le reste de la famille, laissant Ola au village, toute à son envie de solitude et de calme.

Voilà le début d'années de secrets et de craintes, une période que l'auteur nous relate dans un texte dense, fourmillant de personnages plus ou moins proches de la famille, de petits miracles ou de malencontreux hasards, de mains tendues, de héros dignes et silencieux... Un mélange de détails du quotidien, de souvenirs familiaux et de réflexions personnelles: une lecture riche, très intéressante.

Les propos de l'auteur s'étendent bien après la guerre, accompagnant fidèlement la vie d'Ola et de ses proches; son enfance y figure en bonne place, lui qui est né au milieu de cette période sombre. A travers cette fresque minutieuse, il réalise un travail de mémoire époustouflant et donne une dimension profondément humaine et touchante à cette famille juive ballottée à travers l'Europe, au gré de l'Histoire et de ses drames.

La Cause littéraire, 30 mars 2018

<http://www.lacauselitteraire.fr/olga-et-les-siens-alain-jomy-par-pierrette-epsztein>

« Ce texte est ma manière de rendre hommage à ceux qui peuplent ce récit, de leur ériger un tombeau, de les faire ainsi se prolonger en les nommant ... Contre vents et

marées, malgré les horreurs, le tourment, la tristesse, c'est une leçon de vie qu'ils m'ont transmise ».

L'auteur va construire le récit d'une galaxie dont le soleil sera Olga, le point fixe. Autour d'elle gravitera une nébuleuse, un assemblage d'étoiles plus ou moins filantes, de gaz, de poussières et peut-être essentiellement de matière noire, contenant parfois un trou noir super massif en son centre. Il va reconstituer un arbre généalogique avec quelques rares branches vivaces qui vont pouvoir se déployer, croître et se multiplier, pendant que d'autres vont s'assécher, d'autres encore devenir branches mortes, élaguées émondées, dépouillées, sectionnées et tombées sous les coups des génocides, de la violence, des maladies, de la guerre et de l'extermination.

À l'origine, les racines de cet arbre à large ramure se sont développées en Europe de l'Est dans ce qu'on a appelé la Mitteleuropa. C'était une lignée hétérogène, avec des familles aux niveaux sociaux et financiers divers et accidentés déjà dans les pays d'origine. Les circonstances tragiques de l'histoire mondiale vont appeler la plupart de ses branches à se disséminer, à se disperser à travers les continents. Les lieux arpentés par la famille élargie seront variés et pour certains inattendus, plus ou moins fixes, plus ou moins temporaires, plus ou moins incertains, plus ou moins fugaces. De certains, ils ont dû s'arracher, d'autres, ils ont désiré s'y ancrer.

Dans cette généalogie, qui est Olga qui donne son nom au titre de l'ouvrage ? C'est la tante de l'auteur. Il est son seul neveu. « Cette petite femme qui paraît solide, sûre d'elle, ne montre jamais ses incertitudes. Quand ça ne va pas, apprendra-t-elle à son entourage plus tard, ce n'est pas la peine d'ennuyer les autres ». L'histoire a obligé cette femme à traverser l'Europe, à changer de niveau et même de mode de vie. À chaque fois, elle s'est adaptée et a rebondi. Elle a été mariée à un homme plus âgé qu'elle a aimé follement. Les aléas de l'exode, dans une nouvelle fuite, vont la déposer elle et ses proches dans un lieu improbable, aléatoire. Ce lieu est un petit village au nom chantant, perché sur une arête rocheuse. Il est situé à l'extrémité sud du département de la Corrèze. Il se nomme Curemonte. « Il était un fois une famille qui avait aimé un village. Il était une fois un village qui avait aimé une famille à travers ses proches. Cette famille, c'est la mienne... Cette histoire a commencé par hasard en juin 1940. Elle ne s'est pas vraiment arrêtée depuis ». Ce village et ses habitants vont tenir une place centrale dans le récit, dans la vie d'Olga et dans celle de l'auteur. En

effet, les habitants vont se révéler d'un accueil exceptionnel, protégeant ces débarqués étrangers à la langue inconnue ou aux accents prononcés avec une générosité prodigieuse (...) Autour d'Olga, pivot central, principal modèle identificatoire du conteur-narrateur, vont se déployer de multiples figures familiales ou amicales avec chacune des caractéristiques bien précises. Il y aura tous ceux de la lignée qui gravitent autour d'elle, et les proches, ceux qu'elle va protéger et ceux qui vont la protéger (...).

Comment Alain Jomy a-t-il endossé cet héritage si complexe et si contradictoire ? Sa mère l'a envahi de sa mélancolie et malgré sa légèreté apparente elle est restée tapie en lui. Elle l'a aussi imbibé de la nostalgie du passé de sa communauté sur lequel il est revenu si souvent dans ses documentaires, du goût des archives, du respect de l'histoire et aussi du plaisir de la cuisine de son pays d'origine. De son père, il a adopté le goût du risque, de l'inconnu, des voyages, et de la difficulté aussi, sous une parole facile, de dévoiler son intériorité. Sa tante Olga lui a inculqué la passion de la liberté, la soif de culture, l'appétit pour le livre, le fait d'être citoyen du monde sans jamais renier ses origines. Son oncle Misha lui a offert la passion du cinéma où il l'a amené dès l'enfance et aussi le désir d'analyser et la tentation de comprendre. De sa grand-mère Helena, il a reçu l'attrait de la beauté. Mais elle l'a surtout imbibé de la musique de sa langue d'origine, le russe, la langue de son enfance, la langue de la tendresse, de l'amour, de la poésie. Cet amour pour les langues, il l'a reçu dans son berceau. Il a baigné dans les langues étrangères. Le polonais était la langue véhiculaire et secrète de ses parents. « Après moi, dans ma descendance, nul ne les parlera ». Mais il en a adopté tant d'autres à part le français, la langue de base : l'hébreu, le yiddish, l'allemand, l'anglais et l'italien grâce à son travail de musicien. Car par sa tante Ruth Frydenzon, professeur de piano, il y a été initié très jeune jusqu'à devenir auteur de musique de film et arrangeur d'opéra. De la Corrèze, il a gardé une affinité pour la terre et pour les gens d'ici (...).

Pour entamer ce long périple, l'auteur a fini par trouver une astucieuse stratégie d'écriture. Tout ce qui se rapporte à sa famille et à l'environnement est transcrit dans une calligraphie normale, à la troisième personne et au passé composé. Tout ce qui l'implique en tant qu'auteur-narrateur est reproduit en italique, à la première personne et très souvent au futur ou au conditionnel. Le lecteur est donc confronté à

deux niveaux d'interprétation, l'une plus factuelle, plus distanciée, l'autre plus émotive, plus impliquée où émerge une mémoire émotionnelle, sensible aléatoire. Cette partie se présente en fait comme un monologue intérieur.

Mais on peut aussi mentionner une autre caractéristique de cette écriture qu'on pourrait qualifier de filmique. En effet, l'auteur a un regard pénétrant et une mémoire visuelle perspicace, traquant tous les détails des lieux, des paysages, des postures des personnages, et que avec son œil de caméraman.

En fait, nous sommes face à un récit à double niveau, le premier est un récit de filiation, le deuxième un récit d'initiation, et c'est le tissage des deux qui fait jaillir toute la densité de l'histoire et nous emporte dans les dédales du temps dans son épaisseur et de la mémoire dans ses accommodements avec la vérité des faits.

A ces deux-là, nous pouvons ajouter un troisième niveau : un récit de la transmission. En effet, nous suivons, à travers ce témoignage singulier, celui de la dispersion et de la disparition d'une grande partie de la communauté juive d'Europe de l'Est durant la guerre. Mais ce n'est pas la seule visée de l'auteur. Il se penche aussi sur les effets trans-générationnels de cet exode. Certains s'enlisent dans le passé et s'y tiennent enfermés, d'autres acceptent d'endosser leur héritage fait d'absences qui manqueront à jamais et se battent pour vivre. C'est la voie qu'a choisie l'auteur auquel on peut appliquer le verset 19 du deutéronome chapitre 30 : « J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre : j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité ... » (...)

Ce livre pourrait se complaire dans une vision tragique du monde et de l'histoire. Même si celle-ci n'est pas occultée, le parti-pris de l'auteur est plus subtil et plus contrasté. Alain Jomy exalte aussi la force de caractère de certains personnages, la bienveillance sans calcul d'autres, la solidarité sans faille que certains ont su manifester, parfois au péril de leur vie. Les temps de félicité ne sont pas non plus occultés. Car même dans les moments effroyables que chacun des protagonistes traverse, des instants joyeux et festifs surgissent.

Dans la période troublée que nous vivons, où, dans certains pays, des guerres font rage, n'est-il pas capital de mettre en valeur les contradictions qui traversent chaque individu, les attitudes de résistance ou de soumission que chacun endosse face aux

forces considérables des Etats, le courage que certains manifestent, parfois sans mesurer leur force ni les risques encourus, mais simplement par une générosité spontanée ? L'auteur, heureusement, nous offre ici à sa façon une vision réconfortante de la nature humaine. Pour spécifier ce récit, on pourrait reprendre cette phrase de Primo Levi extrait de son ouvrage *Conversations et entretiens* : « Je suis, de naissance, assez optimiste. Et c'est en partie délibéré. C'est, me semble-t-il, un piètre service à rendre au lecteur, à l'humanité, que de lui administrer de fortes doses de pessimisme. Etre pessimiste, au fond, cela revient à baisser les bras et à dire: que ce monde aille à sa perte ».

Pierrette Epsztein